

Josie Silver

Un cottage
pour deux



JOSIE SILVER

Un cottage pour deux

Fêter seule son trentième anniversaire n'est pas vraiment ce qu'avait en tête Cléo Wilder, chroniqueuse spécialisée dans les rencontres amoureuses. Face à l'insistance de sa cheffe, elle accepte néanmoins de partir sur une petite île au large des côtes de l'Irlande, à mille lieues de sa trépidante vie londonienne, pour vivre une expérience étonnante : se marier avec elle-même. Au moins, ce sera l'occasion de se réfugier bien au chaud dans un luxueux cottage et de s'accorder du temps pour elle.

Mais, à son arrivée sur l'île, Cléo découvre qu'un homme occupe déjà le cottage, et le prochain ferry n'est que dans une semaine... Impossible pour Cléo de faire demi-tour, elle va donc devoir cohabiter avec cet inconnu aussi exaspérant que séduisant.

Dans l'esprit de *The Holiday*, un roman drôle et émouvant qui invite au rêve et à l'évasion.

« UNE ROMANCE PARFAITE.
L'HISTOIRE DE SELF-EMPOWERMENT
QUE CHAQUE FEMME MÉRITE. »

Jodi Picoult

Traduit de l'anglais par Marion Schwartz

ISBN : 978-2-38529-048-1



9 782385 290481

22,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Couverture : Studio Piaude

Illustration : © HilaryDesign/
AdobeStock



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

UN COTTAGE
POUR DEUX

De la même autrice :

Un jour en décembre, 2019

Les Deux Vies de Lydia Bird, 2021

Titre original : *One Night on the Island*

Copyright © Josie Silver, 2022

Tous droits réservés.

Publié pour la première fois en 2022 par VIKING, une marque de PENGUIN GENERAL. PENGUIN GENERAL fait partie du groupe Penguin Random House.

Traduit de l'anglais par Marion Schwartz

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

Maquette : Patrick Leleux PAO

ISBN : 978-2-38529-048-1

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@EditionsCharleston) !

Josie Silver

UN COTTAGE
POUR DEUX

Roman

*Traduit de l'anglais
par Marion Schwartz*


CHARLESTON

Pour la merveilleuse Katy Loftus

CLÉO

Mission Flamant Rose

28 septembre, Londres

— **T**U VEUX VRAIMENT m'expédier sur une île déserte pour que je me marie avec moi-même ?

Une bouffée de chaleur envahit ma nuque. Je suis assise face à ma boss, Ali, à la fois terrifiante et énigmatique. Au fil des années passées chez *Women Today*, elle m'a certes demandé de me lancer dans des aventures assez extravagantes, mais celle-ci les dépasse toutes.

— Ça ne t'engage pas juridiquement, indique-t-elle comme si cela rendait la proposition plus séduisante.

— Écoute, Ali.

Je me pince l'arête du nez et choisis mes mots avec précaution :

— C'est une chose pour une célébrité de déclarer qu'elle est en couple avec elle-même lors d'une interview

pour *Vogue*. C'en est une autre pour une chroniqueuse spécialisée « rencontres amoureuses » de presque trente ans d'affirmer la même chose.

Je bredouille en prononçant mon âge ; le chiffre colle dans ma bouche comme de la glu. Trente ans, cela me semblait n'être rien qu'une année de plus jusqu'à ce que j'atteigne vingt-neuf ans trois quarts, et à l'approche de cet anniversaire majeur, je me suis soudain mise à éprouver différentes formes d'anxiété assez fâcheuses. J'étais – je suis toujours – déterminée à ne pas devenir le genre de personne qui en fait tout un plat. Mais c'est comme si, chaque jour, quelqu'un ajoutait un poids supplémentaire sur mes épaules – l'un de ces mini-poids en fonte que l'on trouve sur les anciennes balances de cuisine. Je disparaissais sous ces minuscules blocs invisibles et, évidemment, Ali a remarqué mon déclin, puisque Ali remarque tout. Ce n'est pas en se reposant sur ses lauriers qu'elle est devenue la rédactrice en chef de l'un des meilleurs magazines de société en ligne du Royaume-Uni. Son ascension fulgurante, largement commentée dans le milieu, fait des jaloux tout en forçant le respect. J'ai de la chance de travailler avec elle, je le sais, et j'irais même jusqu'à dire que je la considère comme une amie, une vraie boule d'énergie au regard laser qui me terrifie et peut me pousser à faire des choses que je n'ai pas envie de faire. Comme me retrancher sur une île dont je n'ai jamais entendu parler, perdue au large de l'Irlande, pour me marier avec moi-même.

— Franchement, Cléo, je suis retombée sur cette vieille interview d'Emma Watson ce week-end, et tout ce qu'elle disait me faisait penser à toi.

Elle se lève et se met à arpenter la pièce, trop enthousiaste pour rester assise, avant de poursuivre :

— Elle a essayé une série de fiascos amoureux, s'apprête à passer le cap de la trentaine...

Ali coche les cases d'une liste imaginaire sur ses doigts tandis qu'elle parle.

— ... cherche à définir sa place dans le monde en tant que femme célibataire et fait face à une forte pression médiatique ainsi qu'aux attentes des autres.

— J'ai de la peine pour elle, vraiment, je réplique. Ça doit être atroce d'être obligée de bécoter Robert Pattinson pour gagner sa vie.

Ado, il m'avait fait une sacrée impression – sans doute le côté strass, paillettes et immortalité. Faut-il s'étonner que j'aie eu du mal à trouver l'amour, avec des attentes aussi irréalistes ? Voilà un bon sujet pour l'une de mes prochaines chroniques.

— Elle n'a jamais eu besoin de bécoter R-Patz. Ne dévalorise pas Emma juste pour te rassurer. Tu sais très bien que j'ai mis le doigt sur quelque chose.

Assise sur une chaise de bureau, je triture un fil qui dépasse de l'accoudoir.

— Ce n'est pas tout à fait juste de dire que j'ai enduré une série de fiascos. C'est mon boulot, après tout.

— Je sais, je sais. On te paie pour accepter de faire des rencontres d'un petit *swipe* vers la gauche et mettre ton grand et joli cœur à nu. D'ailleurs, tout le monde aime ton optimisme et ta foi en la possibilité de trouver ton flamant rose.

« Mission Flamant Rose » est l'accroche de ma chronique en ligne ; les flamants roses sont connus pour s'accoupler à vie, d'où le titre. On a fait quelques essais avec d'autres animaux réputés pour leur fidélité, mais « Mission Gibbon » était synonyme de fesses rouges et d'épouillage tandis que « Mission Lapin » abaissait le niveau et manquait cruellement d'élégance. « Mission Flamant Rose » semblait parfait, mais au fil du temps je me suis un peu désinvestie, notamment parce qu'avec

toutes les babioles que j'ai reçues, je pourrais ouvrir un magasin dédié aux flamants roses.

— Écoute, Cléo, il faut que tu marques le coup. Trente ans, c'est un vrai séisme dans la vie d'une femme.

Ali s'interrompt comme elle le fait chaque fois qu'elle prépare un mauvais coup, puis tranche :

— C'est ça ou le tatouage.

Je soupire ; j'aurais dû le voir venir. Cette histoire de tatouage est une sorte de blague entre nous, qui revient régulièrement en réunion d'équipe. Dès que je sèche pour l'une de mes chroniques, un collègue me lance un regard en coin et me suggère de me faire tatouer un flamant rose, de préférence à un endroit où je ne pourrai pas le dissimuler.

— OK, OK. Tu sais, au fond, je crois que j'ai toujours apprécié ce qu'Emma défend dans l'idée d'être en couple avec soi-même. Je comprends le message qu'elle veut faire passer : elle se suffit à elle-même. Elle est seule, mais pas solitaire.

Ali acquiesce et me laisse continuer sur ma lancée, espérant que je me convainque moi-même. Cette façon qu'elle a d'observer le silence pour obtenir ce qu'elle veut est remarquable.

— C'est une femme dynamique, indépendante, qui sait qu'il existe plein de manières de mener une vie épanouie. Pour elle, n'avoir ni partenaire ni ribambelle d'enfants ne signifie pas qu'elle a tout raté, et elle n'est pas du genre à se mettre la pression parce que son frère et ses sœurs sont mariés et ont des enfants, ni à se sentir obligée de défendre son célibat à chaque réunion de famille, même si elle est évidemment noyée dans un océan de faire-part de mariage et d'invitations à des *baby showers*. Bien sûr que je suis contente pour eux, mais bon sang, est-ce qu'il faut

vraiment qu'ils agitent ça sous mon nez, en immenses lettres dorées ?

Je m'arrête quand je réalise que j'ai haussé le ton et que je me suis mise à parler de moi, et non plus d'Emma Watson. Et puis, c'est injuste d'inclure mon frère Tom dans cette liste de griefs ; c'est le seul de la famille qui n'évoque jamais ni le déclin de ma réserve d'ovules ni l'absence de partenaire à mon bras. Dans notre fratrie, Tom et moi sommes les plus éloignés en âge (sept ans, pour être précise), mais les plus proches pour tout le reste. Notre père est décédé quand j'avais trois ans, et on pourrait facilement penser que Tom a été une sorte de figure paternelle pour moi. Mais quand j'étais ado, c'était plutôt celui qui me glissait une cigarette sous la table ou me couvrait si je rentrais trop tard le soir. Apparemment, nous tenons tous les deux de mon père : même chevelure noire et même regard plein de malice, si l'on en croit ma mère.

Impassible, Ali se rassied, les mains jointes, donnant l'impression qu'elle est en train de réfléchir ou de prier.

— C'est exactement là où je veux en venir, finit-elle par lâcher. C'est à la fois l'occasion rêvée d'éviter la pression de l'énorme anniversaire surprise que ta famille organise, une raison tout à fait valable pour esquiver poliment les mariages et *baby showers* imminents, et l'opportunité de t'accorder une vraie pause pour la première fois en trois ans.

— Ma famille organise une fête surprise ?

— Ta mère m'a écrit la semaine dernière pour savoir si tu pourrais te libérer du boulot et en a profité pour me demander une liste de tous tes « amis londoniens ». Et si je mime des guillemets, c'est parce qu'elle en a utilisé. Elle s'est aussi lancée à la recherche de tes anciens camarades de classe sur Facebook. Et de tes anciens petits amis. Tes funérailles avant l'heure, en gros.

Mes doigts me démangent, je n'ai qu'une envie : écrire à Tom pour savoir ce qu'il en est. J'aime ma famille de tout mon cœur, mais ils me connaissent assez pour savoir que voir les fantômes de mon passé me sauter dessus en criant « Surprise ! » dans une pièce plongée dans le noir ressemblerait à ma définition personnelle de l'enfer, non ? Je préférerais encore me faire tatouer le flamant rose. Sur le visage, même.

— Donc, pour résumer, j'ai le choix entre subir cet anniversaire surprise ou accepter ta proposition et partir seule, sur une île perdue dont personne n'a jamais entendu parler, au large de l'Irlande.

— Salvation Island, répond Ali, d'un petit air satisfait. L'île du Salut.

Il est clair que le nom fortuit de cette île l'enchanté. Peut-être même en est-elle à l'origine. Elle serait tout à fait capable d'engager toutes les procédures nécessaires à un changement de nom, si elle était persuadée que cela nous vaudrait davantage de lectrices.

— Tous frais payés, ajoute-t-elle, comme si cela pouvait faire pencher la balance.

— Je ne peux pas faire ça dans mon appart ?

— Non.

— Aux Maldives ?

— Pas tous frais payés, non.

— Il va faire froid ?

Les traits d'Ali se déforment tandis qu'elle essaie de changer sa grimace en sourire.

— Allons, allons. A-t-on déjà donné le meilleur de soi-même sous un parasol ? Pense à tout ce qui t'attend : feux de bois crépitant d'inspiration et thés fumant d'ambition.

— Tu as clairement piqué cette réplique à Dolly Parton.

Les yeux d'Ali s'illuminent, et elle poursuit, m'attirant lentement dans ses filets :

— Pas d'horaires de bureau sur l'île du Salut !

Je réfléchis aux choix qui s'offrent à moi. Le simple fait de penser à l'imminence de mes trente ans fait grimper mon niveau d'anxiété en flèche. Quant à marquer le coup avec une fête surprise entourée de gens dont je ne connais plus rien, et qui porteront sans doute leurs alliances comme on arbore une médaille... ça me donne juste envie de faire ma valise.

— C'est vrai que j'aime beaucoup l'Irlande, dis-je à voix basse, sentant le piège d'Ali se refermer sur moi, comme toujours.

— Le lodge est magnifique, et complètement isolé. Le rêve de tout écrivain.

Elle sait que ces mots-là m'iront droit au cœur. Je ne suis peut-être qu'une chroniqueuse spécialisée en rencontres pour le moment, mais grâce aux confessions faites après quelques verres de vin, Ali n'ignore rien de la romancière qui sommeille en moi et de mes fragiles rêves d'adolescente enfouis derrière la vie londonienne. Et malgré tout, j'admire sa manière de trouver précisément les mots qui font naître en moi une douce lueur d'espoir.

— Comment as-tu entendu parler de cet endroit ?

— C'est Carole qui m'a envoyé les infos, répond Ali en soupirant. L'une de ses amies hippie y a fait des retraites de reiki et autres trucs de ce genre pour l'aider à canaliser son énergie négative. Tu la connais, elle me soupçonne toujours d'être au bord de la dépression.

Carole, la belle-sœur d'Ali, exprime son inquiétude pour les autres à travers les cadeaux d'anniversaire ou de Noël qu'elle leur offre : bons pour des séances de traitement aux ventouses, manuels pour apprendre à faire le tri dans sa vie, et même un gong tibétain qu'Ali

fait parfois retentir lorsqu'elle veut capter l'attention de tout le monde.

— Considère ça comme une lune de miel... spirituelle ! ajoute-t-elle sans même essayer de cacher son petit air satisfait.

— Il y a du wi-fi ? Sinon, je ne pourrai pas t'envoyer ma chronique.

J'essaie de me raccrocher à n'importe quoi.

— Techniquement non, mais tu crois vraiment que je t'enverrais dans un endroit sans réseau ? J'ai vérifié, il y en a au village, et a priori, c'est à seulement dix minutes à pied.

Super. Du froid, de l'humidité, et impossible de faire défiler les stories sur Insta pendant que je suis aux toilettes.

— Tu as déjà réservé, pas vrai ? dis-je, résignée.

Elle fredonne un air de marche nuptiale et sort de son tiroir un bonnet rouge à pompon qu'elle fait glisser sur le bureau.

— Tu décolles jeudi.

CLÉO

Avis de conseils intempestifs

*Quatre jours plus tard,
quelque part au milieu de l'Atlantique*

JE VAIS MOURIR et c'est la faute d'Emma Watson. Si j'avais du réseau, j'appellerais Ali et je jurerais comme un vieux loup de mer, ce qui s'y prêterait bien puisque je suis à bord d'un remorqueur qui tangue au milieu de l'océan déchaîné. On se croirait sur le bateau pirate d'un parc d'attractions, sans les mesures de sécurité et le plaisir qui vont avec.

Salvation Island. Enfin, ça, c'est le nom officiel car à l'origine, l'île s'appelle Slánú. Ali affirme que la plupart des gens utilisent le nom anglais, sans doute dans l'idée d'exploiter au maximum les slogans du type « *Welcome to Salvation* » imprimés sur des torchons et autres babioles pour touristes. L'île du Salut... S'il me restait encore des

forces, l'ironie de ce nom me ferait sourire. Mais pour l'heure, je m'agrippe à la rambarde glissante du navire et marmonne une prière de mon invention pour qu'on arrive à bon port. Des embruns glacés fouettent mon visage et je frissonne sous mon manteau trop mince. Si seulement j'avais une capuche à la place du bonnet en laine écarlate d'Ali ; il est complètement trempé maintenant.

— Fixez l'horizon, ça aide pour le mal de mer.

Je jette un coup d'œil vers le seul autre passager à bord, pas vraiment disposée à écouter ses conseils ; après tout, je n'ai rien demandé. Je ne comprends pas pourquoi je me fais balloter comme une poupée de chiffon alors que, lui, assis juste en face de moi, semble vissé à son siège. Peut-être que c'est le cas d'ailleurs. C'est tout à fait le genre de type à ne jamais sortir de chez lui sans mousqueton de rechange et qui n'aime rien tant que passer ses vacances en stage commando.

— Ça va, merci.

Je dois hurler pour qu'il m'entende.

— OK. C'est juste que vous avez l'air un peu... pâle.

Je n'arrive pas à identifier son accent. Américain ?

Je crois qu'il s'est fait une opinion de moi un peu hâtive : il me voit comme une froussarde incapable de survivre à une traversée en haute mer. Et même si ce n'est pas complètement faux, j'en ai assez que les gens se permettent de me juger sans me connaître.

— C'était juste pour vous aider, dit-il en haussant les épaules, voyant que je reste muette. Si vous avez envie de vomir, visez par-dessus bord, c'est tout.

Et voilà. Jane refuse l'invitation de Tarzan à faire un tour en liane, Tarzan fait la gueule.

Je réponds en criant par-dessus le vacarme du moteur :

— Je ferai de mon mieux. Désolée d'avance si je me rate et que je vous vomis dessus.

Mince, c'était un peu dégueu, même pour moi ; la seule raison qui explique une mauvaise humeur pareille, c'est que j'ai peur pour ma vie. Enfin, ça, et le voir porter une parka imperméable responsable de la mort d'un million d'ois sauvages, avec une capuche plus grande que la tente sous laquelle on avait dormi avec Ruby un été, à Glastonbury. Le vent chargé d'écume et de sel m'empêche de voir quoi que ce soit. Au moins, mes pieds sont secs, contrairement à tout le reste. Je tremble de peur chaque fois que le bateau rebondit sur la crête d'une vague. Je n'ai pas signé pour finir noyée en plein océan Atlantique en compagnie d'un Américain aux allures de Bibendum.

*

Je me hisse hors du bateau et patauge pour franchir les derniers mètres qui me séparent de l'île du Salut. Je ne tombe pas à genoux et je n'embrasse pas non plus le sable même si, franchement, après cette traversée, je crois que je devrais.

— Vous savez où aller ? me lance le capitaine en me regardant derrière ses longs cheveux gris qui s'em mêlent au vent. Il faut que je retourne sur le continent avant la nuit.

Je n'ai évidemment aucune idée de la direction que je dois prendre, mais de la même manière qu'on ne dit pas à son coiffeur qu'on déteste la frange qu'il vient de nous faire, je hoche la tête et lui assure que tout va bien. Il me fixe, hésitant.

— Il n'y a qu'un seul chemin de toute façon, dit-il en désignant le début d'un sentier, vers la droite, là où la pénombre se fait de plus en plus dense.

Je distingue à peine la silhouette de l'autre passager, qui s'avance déjà dans la brume, enveloppé dans son

énorme manteau rouge. Il n'a pas le temps de lambiner ; sans doute un type du coin qui connaît l'île comme sa poche.

— Avancez tout droit et vous tomberez rapidement sur le magasin de Brianne.

Sur ces mots, le capitaine me quitte, levant la main en signe d'adieu tandis qu'il traverse la plage en trottinant pour rejoindre son bateau.

Me voici désormais seule sur cette étendue rocheuse aux airs de bout du monde. Devant moi, le sable ; derrière moi, des champs marécageux qui s'étendent, abrupts, et disparaissent au loin dans le brouillard. Si je ne suis pas aussi terrifiée que je devrais l'être, c'est sans doute parce que ma vie était en péril il y a moins de dix minutes. J'aspire une grande bouffée de cet air irlandais froid et gris, et je me sens soudain gagnée par l'enthousiasme.

Ces derniers mois, un sentiment insidieux et tenace s'est emparé de moi, la sensation qu'il était peut-être temps d'entamer un nouveau chapitre. J'avais vingt-six ans quand je me suis engagée à partager ma quête du flamant rose parfait avec tout le pays. À l'époque, ça me faisait rire et c'était aussi un super moyen de gagner de l'argent. J'avais déménagé à Londres quelques années plus tôt, débarquant du train en provenance directe de la banlieue nord, des rêves de paillettes plein la tête et pas un sou en poche. Je me suis accrochée et, de fil en aiguille, j'ai réussi à faire ma place pour ne pas avoir à acheter de billet retour. J'ai saisi toutes les occasions qui se présentaient, je me suis engouffrée par toutes les portes que je trouvais ouvertes, portée par ma jeunesse et par la certitude inébranlable que j'avançais dans la bonne direction. Petit à petit, de canapé en chambre de bonne, de boulots minables en boulots un peu moins

minables, j'ai fini par atterrir dans la ligne de mire d'Alison Stone. Elle a décelé l'ambition et le courage là où d'autres, dont ma famille, ne voyaient que naïveté et inconséquence. En réalité, peut-être qu'elle avait simplement besoin d'une chroniqueuse pour sa rubrique rencontres et que j'ai franchi la porte de son bureau au bon moment. Mais peu importe : j'avais trouvé mon nid, et j'entendais bien le protéger pour qu'aucune pie ne puisse m'en déloger. Durant les quatre années et demie qui ont suivi, Cléo Wilder est devenue une femme en quête de son flamant rose. J'ai vécu des moments extraordinaires : certaines rencontres se sont transformées en amitiés, j'ai visité des endroits que je n'aurais jamais pu découvrir autrement, et j'ai ri aux larmes. J'ai pleuré aussi parfois, bien sûr, car il est arrivé que quelqu'un ait l'air du parfait flamant rose avant de se révéler n'être qu'un vulgaire pigeon de passage. Mais si je devais décrire ma vie aujourd'hui, je dirais que je suis épuisée. C'est une fatigue que je ressens au plus profond de moi. Alors l'idée qu'un bon lit douillet m'attend quelque part sur cette île est plus que réconfortante.

Ma priorité numéro un est de trouver le magasin de Brianne – à l'intérieur des terres d'après la feuille de route d'Ali – puis de récupérer les clés et de me rendre dans mon nouveau chez-moi temporaire : Otter Lodge – le lodge des loutres. Avec un nom pareil, c'est le genre d'endroit qui promet des oreillers duveteux. Motivée par cette seule pensée, j'avance d'un pas déterminé sur la piste de la civilisation.

La civilisation s'avère être fermée. Sur la porte de la petite boutique en bardeaux blancs, une pancarte indique qu'elle est ouverte seulement quelques heures par jour. Heureusement, je découvre une enveloppe portant la mention « Clés Otter Lodge » punaisée dessus.

OK... Si je faisais la même chose à Londres, quelqu'un aurait emménagé et monté son petit commerce de marijuana dans l'heure. Je retire l'enveloppe et déchiffre le mot griffonné au dos.

Hello !

Désolée d'avoir manqué votre arrivée. Voici la clé de la porte d'entrée d'Otter Lodge. Vous trouverez celle de la porte de derrière sous l'escargot. Suivez cette route jusqu'à ce qu'elle s'arrête, puis gravissez la colline, d'où vous apercevrez le toit du lodge, au bord de la plage, en contrebas. Ça grimpe un peu. J'ai mis quelques provisions dans le frigo. À bientôt !

Brianne

Je vide le contenu de l'enveloppe dans le creux de ma main : une clé argentée accrochée à un porte-clés soleil en plastique jaune. Ça, c'est de l'optimisme. D'après ce que j'ai lu, le soleil ne se montre que très rarement dans les parages, mais le guide prétend que, quand c'est le cas, Salvation et les îles voisines se transforment en bijoux bleus et verts qui s'égrènent sur l'océan comme les perles d'un collier brisé. Dans l'immédiat, aucune chance d'assister à un tel spectacle : j'ai consulté la météo ce matin et, aussi loin que les prévisions puissent aller, c'est ciel gris, froid et vent au programme. Ce n'est pas grave ; je ne suis pas là pour faire bronzette.

*

Brianne a oublié de mentionner que la route est très, très longue. C'est peut-être seulement l'impression que ça donne quand on marche contre le vent avec un jean mouillé et des jambes de plomb, en traînant

une énorme valise. Quoi qu'il en soit, moins j'en dis sur l'ascension de cette colline (ou plutôt : montagne), mieux ce sera. « Ça grimpe un peu » – Brianne a vraiment minimisé. Mais peu importe à présent, car je me tiens au sommet, le regard plongé en contrebas, et même en ce milieu d'après-midi maussade, la vue est sublime – de la magie à l'état pur. De grandes étendues vertes et rocailleuses s'étirent à l'horizon, sillonnées de murets de pierre irréguliers et de quelques cottages abandonnés d'un côté, tandis que de l'autre, un chemin descend en pente douce vers une jolie crique bordée de sable. Et voici Otter Lodge, petit abri au toit de bardeaux niché entre les rochers, entouré d'un porche en bois comme l'on en voit dans les films américains. Si personne n'y a encore installé de rocking-chair, je m'en chargerai.

En tant que chroniqueuse, j'ai souvent été amenée à utiliser le qualificatif « époustouflant » au cours des dernières années, mais cette fois, j'en ai littéralement le souffle coupé. Je pose mes fesses sur un rocher particulièrement bien placé, prends une profonde inspiration et essaie de saisir l'immensité du regard. Mes yeux sont frappés par la beauté majestueuse et solitaire de ce lieu ; j'ai la sensation d'avoir été engloutie, comme si je venais de me jeter à corps perdu dans les bras de l'île du Salut. J'écoute le son saccadé de ma propre respiration tandis que les rafales de vent tourbillonnent autour de moi, et un phénomène aussi étrange qu'inattendu se produit : je me mets à pleurer.

MACK

Vous me prenez pour votre valet ?

2 octobre, Salvation Island

AUCUNE TRACE DE CLÉ. J'ai pris trois avions, deux bateaux, fait 5 000 kilomètres, et une fois arrivé à l'ultime étape, je dois me traîner à quatre pattes dans la boue à la recherche d'une fichue clé. Pourtant, je suis sûr de l'endroit que m'a indiqué Barney. Ses termes exacts étaient : « sous un caillou près de la porte ». Je me redresse, gravis les larges marches en bois qui mènent au porche et secoue la poignée. Fermé. Comme ça l'était déjà lors de ma première tentative, il y a deux minutes. Avec un soupir, je m'appuie contre la balustrade, le regard tourné vers la baie, et je réfléchis aux différentes alternatives. Je pourrais entrer par effraction. Après tout, j'ai le droit d'être ici, et réparer un carreau de la porte d'entrée n'aurait pas un

coût exorbitant. Ce serait plus gênant qu'autre chose. Mais étant donné que l'île ne compte qu'une centaine d'âmes, je doute qu'il y ait un vitrier. J'abandonne l'idée et décide de faire le tour du cottage, dans l'espoir de tomber sur une fenêtre ouverte. Sinon, eh bien... je n'ai pas beaucoup d'options. Il est sans doute trop tard pour aller jusqu'au village – je ne pourrais pas être de retour avant la nuit.

Pour la seconde fois de la journée, je suis bien content d'avoir laissé le vendeur me convaincre d'acheter cette énorme veste. Elle est certes un peu ridicule, mais si je devais dormir dehors, je pourrais toujours m'y emmitoufler et m'installer sous le porche. Ceci dit, j'ai déjà vécu pire : quelques années plus tôt, un séjour dans les rues de New York pour un reportage sur les sans-abri m'a fait brutalement prendre conscience du luxe que représentent quatre murs et un toit. C'est pendant ces nuits glaciales que j'ai pris certains de mes meilleurs clichés, mais mon ventre se noue chaque fois que je regarde les photos de ces visages émaciés. La frontière entre la réussite et l'échec est ténue, et j'ai compris à ce moment-là qu'il suffisait de quelques revers de fortune pour se retrouver à la rue, avec un sac plastique pour tout bagage et un matelas calé contre les portes d'un magasin en guise de lit. Certains des sans-abri que j'ai rencontrés ont disparu depuis, et je sais pertinemment que chacun d'eux échangerait volontiers sa place avec moi ce soir, avec ou sans clé. La roue du destin a tourné et m'a parachuté ici, à Otter Lodge ; à moi d'en tirer le meilleur parti.

Je ne peux m'empêcher d'admirer le courage de la personne qui a décidé de construire ce petit avant-poste là, au milieu de nulle part. Tout en pierre, grise et austère, provenant sans doute des environs, son aspect

est bien loin de la charmante cabane en rondins que nous avons louée près du lac Michigan, il y a quelques années. Des images des garçons refont surface : Nate, les jambes maigrichonnes dans son short rouge tout délavé, et Léo, bien plus sage, qui le dépasse déjà d'une tête. Leur joie quand ils bondissent hors de la voiture et filent à toute allure vers le lac, les rayons du soleil caressant leurs têtes blondes. Nos descentes en roue libre dans la forêt, sur les sentiers ombragés, et Susie, qui nous crie de ralentir. Mais je suis seul ici, et je décide de fermer la porte à ces souvenirs pour le moment. *Concentre-toi sur l'instant présent. Trouve un moyen d'entrer.*

Dans le ciel, juste au-dessus de moi, les coutures des lourds nuages viennent de céder et une pluie cinglante se mêle au vent. Je cours de fenêtre en fenêtre mais elles se révèlent toutes fermées et restent insensibles à mes secousses. Je soupire et esquisse un plan dans ma tête : la partie avant du porche sera la plus à l'abri des éléments, et mon sac à dos peut faire office d'oreiller. La porte arrière est fermée elle aussi. *Attends une minute... la porte arrière...* Sur la gauche, une lueur argentée étincelle sous un escargot en pierre. Je l'écarte du pied et ris presque de soulagement. Je ne cherchais pas devant la bonne porte, voilà tout ! La perspective d'une nuit à la dure s'évanouit lorsque je tourne la clé et entends le doux déclic de la serrure.

Je ne sais pas à quoi je m'attendais ; je n'ai pas cherché une seule photo du lodge sur Internet et Barney ne m'a envoyé aucune information. Pour moi, Otter Lodge n'est rien d'autre qu'un endroit où manger, dormir, travailler. Et où me retrouver avec moi-même. Mais en poussant la porte, je suis agréablement surpris. Tout tient dans une seule pièce : une kitchenette a été installée dans l'angle et un large canapé trône devant